Les revues scientifiques en information-communication. L'ère des mutations ?

Scientific Journals in Information and Communication Sciences. An Era of Change ?

François Heinderyckx, Margaux Hardy et Marc Vanholsbeeck

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6643>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6643

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 157-170

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

François Heinderyckx, Margaux Hardy et Marc Vanholsbeeck, « Les revues scientifiques en information-communication. L'ère des mutations ? », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 27 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6643> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6643>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

FRANÇOIS HEINDERYCKX

Centre de recherche en information et communication
Université libre de Bruxelles, Belgique
Francois.Heinderyckx@ulb.ac.be

MARGAUX HARDY

Centre de recherche en information et communication
Université libre de Bruxelles, Belgique
Margaux.Hardy@ulb.ac.be

MARC VANHOLSBECK

Centre de recherche en information et communication
Université libre de Bruxelles, Belgique
Marc.Vanholsbeeck@ulb.ac.be

LES REVUES SCIENTIFIQUES EN INFORMATION-COMMUNICATION. L'ÈRE DES MUTATIONS ?

Résumé. — Les revues offrent un cadre spécifique à la conversation savante et un lieu de développement, de consolidation et de légitimation d'une discipline. Cet article examine la situation des revues scientifiques en information et communication dans le contexte des turbulences que traverse actuellement le secteur de l'édition scientifique. Le réagencement des moyens de dissémination et de partage de la recherche bouscule le rôle et la forme des revues scientifiques. Par ailleurs, les procédés de *ranking* et la constitution de listes de revues qualifiantes suscitent des débats et des initiatives ouvrant des perspectives nouvelles qui s'inscrivent notamment dans les pratiques du libre accès. La question de l'hégémonie de langue anglaise est également abordée, tant pour en identifier les causes que pour souligner les efforts entrepris pour éviter l'insularité des publications dans d'autres grandes langues vernaculaires.

Mots clés. — Revue scientifique, *ranking*, facteur d'impact, libre accès, édition, dissémination.

La revue savante constitue la matérialisation principale de la dissémination des connaissances scientifiques. Communiquer la recherche, c'est tout à la fois : partager des connaissances, les livrer à l'examen et à la validation des pairs, consigner la propriété intellectuelle d'une découverte empirique ou d'un mode de théorisation inédit, et être évalué en tant que « scientifique ». Le cas échéant, cette communication va marquer l'histoire de la discipline et contribuer à en faire évoluer les contours. Dès lors que la communication scientifique est médiatisée (lettre, livre, revue, document numérique...), elle ambitionne également d'archiver les connaissances produites et constitue le fondement de la cumulativité des connaissances. Or, ces différentes dimensions sont présentes dès les origines de la revue savante, promue sous sa forme moderne par Henry Oldenburg, éditeur des *Philosophical Transactions* en 1665 (Lindsey, 1978). En effet, il s'agissait pour ce dernier de trouver un moyen de structurer et de formaliser les débats savants en cours à la *Royal Society* de Londres, et de limiter les controverses publiques, parfois échevelées concernant la primauté des inventions, nuisibles à l'image de marque de la profession alors naissante de scientifique (Guédon, 2001).

Depuis, la revue scientifique constitue la matérialisation médiatique d'un acte de communication complexe et articule des fonctions tant épistémiques que sociales autour des textes qu'elle publie (Vanholsbeeck, 2012a). Elle dissémine des contenus scientifiques porteurs de connaissance signifiante au-delà de son contexte de production. En outre, la revue participe à la structuration des relations entre les acteurs de la recherche, les « parties prenantes ». De cette façon, elle contribue à agréger ces acteurs en discipline, définie en tant que « communauté épistémique dont les membres partagent un cadre de référence particulier, orienté vers des objets d'étude abstraits spécifiques » (Lindholm-Romantschuk, 1998 : viii, notre traduction). Souvent, la réussite d'une discipline ainsi que son inscription pérenne dans le champ général de la science dépendent non seulement de l'institutionnalisation de celle-ci dans le paysage éducatif de l'enseignement supérieur et au sein d'associations savantes (Becher *et al.*, 2001), mais aussi du succès et de la persistance des liens de sociabilité tissés autour des projets éditoriaux des principales revues qui contribuent à son orientation.

En sciences humaines et sociales (SHS), un exemple historique est *L'Année sociologique*, revue autour de laquelle Émile Durkheim – qui avait saisi, mieux que nul autre de ses contemporains, la dimension collective du travail de chercheur – parvint, dès 1898, à fédérer des collègues de premier plan (tels que Marcel Mauss ou Maurice Halbwachs). *L'Année* jouera un rôle clef dans la disciplinarisation ultérieure de la sociologie et dans l'établissement des relations entre cette dernière et d'autres disciplines, alors mieux établies. Aujourd'hui encore, le rédacteur en chef (*editor*) d'une revue assume le rôle crucial de garant de la cohérence épistémologique et de l'inscription (inter-)disciplinaire du titre. Arbitre de la qualité des articles qui lui sont soumis et de leur adéquation avec le projet éditorial, le rédacteur en chef est souvent seul maître pour désigner, au sein de la communauté épistémique de référence, les évaluateurs (*referees*)

auxquels les textes seront soumis dans le cadre de l'évaluation par les pairs, et dont il se fera le cas échéant l'arbitre et le porte-parole auprès des chercheurs (Meadows, 1979).

Considérée dans l'optique de sa fonction structurante des relations au sein de la discipline, la revue fournit également un cadre spécifique à la conversation savante que mènent les différents coauteurs d'un article – y compris, de plus en plus souvent, un promoteur de thèse et ses doctorants –, ainsi qu'à celle qu'engagent ces derniers avec les *referees* (commentaires d'évaluation) et avec le public des lecteurs-pairs (citations ou références à l'article dans leur propre production). Aujourd'hui, dans le contexte de l'internationalisation de la recherche en sciences de l'information et de la communication, la publication d'un article dans une revue internationale constitue également, de plus en plus souvent, le catalyseur relationnel qui motivera la coopération entre coauteurs actifs au sein de différents pays (Vanholsbeeck, 2012b).

Pour fonder puis renforcer la légitimité d'une revue dans le paysage médiatique de la discipline, le rédacteur en chef et, dans le cas des revues commerciales, l'éditeur (*publisher*), doit s'assurer que le comité éditorial comprenne les personnalités les plus prestigieuses de la discipline et du champ considérés. La publication de contributions signées d'auteurs considérés comme des autorités est également souhaitable. Un grand nombre de nouvelles revues, dont beaucoup sont actuellement disponibles exclusivement en « libre accès » font ainsi la chasse aux candidats potentiels à un siège dans les comités éditoriaux (Gross, 2012) et multiplient les appels à contribution d'articles, notamment par la médiation des sociétés savantes.

Plus récemment, avec le développement de la bibliométrie, un Facteur d'Impact élevé devient l'un des garants les mieux reconnus, au niveau institutionnel, de la bonne réputation. Cet indicateur bibliométrique exprime le rapport entre le nombre de citations faites, dans une année considérée, aux articles publiés par une revue au cours des deux années qui précèdent, et le nombre total d'articles publiés par cette même revue durant ces deux années. Pour tenir mieux compte des disciplines (dont les sciences de l'information et de la communication) aux pratiques de citation plus étalées dans le temps, un Facteur d'Impact calculé sur 5 ans existe également depuis 2010¹.

Si les revues jouent un rôle clé dans la consolidation et la légitimation d'une discipline ou d'un quasi-paradigme particulier au sein de cette dernière, elles peuvent, une fois instituées, constituer un facteur d'inertie entravant les renouvellements scientifiques trop radicaux et de ce fait inhiber l'innovation

¹ Les Facteurs d'impact se calculent à partir du *Science Citation Index (sci)* et des *Social Science Citation Index* et *Arts and Humanities Citation Index* associés. Créé en 1963 par Eugène Garfield, le sci est désormais géré par la société Thomson Reuters et répertorie par champs disciplinaires les références faites à un article donné.

intellectuelle. Pour autant, le cadre épistémologique initialement fixé par le rédacteur en chef évoluera inmanquablement avec les propositions, plus ou moins innovantes, qui seront soumises par les auteurs et acceptées par les referees :

« Les auteurs d'articles acceptent la spécialisation adoptée par la revue, mais, dans le même temps, ils en modifient continuellement les contours par l'effet cumulé de la publication de leurs recherches. De ce point de vue, les publications scientifiques – d'abord intégrées dans des réseaux nationaux, ensuite supranationaux – jouent un rôle central dans les processus de spécialisation intellectuelle et de disciplinarisation scientifique » (Vanderstraeten, 2010 : 60, notre traduction).

Les revues comme matérialisation des orientations et des ramifications d'une discipline

La création d'une revue savante, la constitution de son comité de rédaction, la définition d'un positionnement thématique et épistémologique, l'animation d'une équipe et les efforts de promotion pour attirer des propositions pertinentes aussi bien que pour assurer la diffusion des contenus constituent un ensemble d'activités dont les effets débordent du cadre de la revue elle-même. Le consensus qui prend forme, et évolue, révèle ou parfois provoque l'émergence d'orientations significatives de la recherche, lesquelles peuvent infléchir la trajectoire de toute une discipline, ou marquer une bifurcation, une dissidence dans certains cas, ou simplement une ramification lorsqu'un objet ou un domaine se révèlent ainsi suffisamment spécifiques pour retenir l'attention et canaliser les efforts d'une part significative de la communauté scientifique. Dès lors, les revues matérialisent ces sous-domaines ou ces approches ; elles en constituent un point de ralliement, un étendard et un vecteur fondamental de visibilité et de diffusion.

Les revues scientifiques qui se sont développées dans le domaine de la communication sont, de ce point de vue, exemplaires. Au fil des ans, un certain nombre de titres se sont développés autour d'un spectre thématique assez large, faisant de ces publications à la fois des ensembles remarquablement hétérogènes, mais aussi des éléments fondamentaux de la représentation du domaine dans l'espace scientifique, voire d'autant d'éléments probants d'une véritable discipline scientifique émergente. On peut rattacher à cette catégorie des revues telles que *Communications*, *Communication Research*, *Communication Studies*, *Communication Theory*, *Études de communication*, *European Journal of Communication*, *Journal of Communication*, *Medien und Kommunikationswissenschaft*, *Quaderni*, *Questions de communication*, *Recherches en communication*...

D'autres titres matérialisent, portent et légitiment des sous-domaines ou des objets spécifiques liés à la communication : *Communication*, *Communication et organisation*, *Corporate Communications : An International Journal*, *Health Communication*, *Hermès*, *Human Communication Research*, *Journal of Advertising*,

Journalism Studies, Journal of Broadcasting and Electronic Media, Journal of Computer-Mediated Communication, Journal of Health Communication, Journal of Media Economics, Management Communication Quarterly, New Media and Society, Political Journalism, Public Opinion Quarterly, Public Relations Review, Science Communication, Sur le Journalisme, Television and New Media... Certaines revues affichent un positionnement davantage fondé sur une approche disciplinaire, méthodologique ou épistémologique : *Continuum : Journal of Media and Cultural Studies, Critical Studies in Media Communication, European Journal of Cultural Studies, Feminist Media Studies, International Journal of Cultural Studies, Media Psychology...* Enfin, d'autres affichent un ancrage géographique particulier : *European Journal of Communication, European Journal of Cultural Studies, Intercom Revista Brasileira de Ciências da Comunicação, Nordicom Review, Revue canadienne de Sciences de l'information et de bibliothéconomie Revista Latina de Comunicación Social...*

Les revues scientifiques ont tendance à se multiplier et, dès lors, à nourrir une dynamique de ramification voire de fragmentation du champ. L'importance des grandes revues disciplinaires transversales, ainsi que des congrès et conférences à large spectre thématique, s'en trouve accentuée pour consolider l'existence et la légitimité d'une discipline qui, sinon, pourrait se trouver atomisée en une galaxie d'objets, d'approches et de domaines qui tendraient à démontrer l'absence de cohérence d'une pseudo-discipline plus qu'ils ne sembleraient définir et constituer une discipline encore en gestation. Les chercheurs en sciences de l'information et de la communication étant souvent issus de formations dans des disciplines mieux établies (science politique, sociologie, psychologie, philosophie...), alors que d'autres ont entrepris des études dans ce domaine dès leur formation initiale, la question de l'identité académique des chercheurs se reconnaissant dans ce lien à la communication est en soit problématique (Heinderyckx, 2007).

Les revues comme base imposée de mesure de la qualité de la recherche

Du fait qu'elle se fonde sur l'appréciation et la validation par les pairs, la revue scientifique a été historiquement associée au processus d'évaluation des connaissances et des chercheurs qui les ont produites (la création d'un « *Committee on Papers* » à la *Royal Society* remonte à 1752 ; voir Fitzpatrick, 2011 : 20-23). Récemment, ce rôle s'est vu renforcé dans le contexte du nouveau management public de la recherche et de l'enseignement supérieur. Ce dernier engage à renoncer au contrôle direct des processus de fonctionnement de la recherche pour privilégier des modes de pilotage à distance (Power, 1999 ; Bruno, 2008). En particulier, des instruments d'évaluation des différents types de productions académiques et, en premier lieu, des publications scientifiques, sont mis en place (Lefebvre, 2008). Ainsi la « qualité » prêtée aux revues scientifiques est-elle de plus en plus sollicitée dans les processus d'évaluation

en tant qu'indicateur de celle des chercheurs à recruter ou à promouvoir; dans un contexte de concurrence internationale accrue entre des universités plus autonomes et plus « responsables ».

D'une part, en aval de l'évaluation des articles par les pairs proprement dits, des comités de pairs experts établissent désormais des listes de revues « qualifiantes » ou « de qualité » en SHS, avec classement hiérarchique ou non. Ces processus de listage et de *ranking* ont pris une ampleur particulière, à l'échelle mondiale (le *Journal Citation Reports* de Thomson Reuters, établi sur base du *SCI* évoqué plus haut), européenne (ESF-ERIH), nationale (CNU – Conseil national des universités – et AERES – Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur – en France) ou régionale (VABB-SHW – Vlaams Academisch Bibliographisch Bestand voor de Sociale en Humane Wetenschappen, *Fichier académique bibliographique pour les SHS* – en Belgique néerlandophone). D'autre part, dans le même temps, la scientométrie permet à des comités d'experts et aux commissions de recrutement et de promotion au sein des universités et des institutions de recherche de recourir à une diversité d'indicateurs et d'outils issus de la bibliométrie.

Or, les instruments bibliométriques se fondent principalement sur le nombre de publications produites par une entité (chercheur, laboratoire, université, pays...) et/ou sur le dénombrement des citations qui en sont faites, dans le contexte principalement des revues savantes, les monographies étant très peu prises en compte actuellement. Ainsi du Facteur d'Impact, mais aussi du *Eigenfactor*, du H-Index et autres mesures agrégées greffées sur le nébuleux Google Scholar (notamment *Publish or Perish* d'Anne-Wil Harzing ou le *Scholarometer* de l'Indiana University Bloomington). Ces instruments affichent tous une certaine « objectivité » mécanique (Bruno, 2008) et ont en commun d'offrir la réconfortante apparence de mesures impartiales, surtout si on les considère à l'aune des luttes d'influence qui président parfois à l'établissement de listes par les pairs experts (Pontille, Torny, 2012). Dans les processus d'évaluation concrets, ils se combineront néanmoins le plus souvent, à des degrés certes divers, à l'évaluation traditionnelle par les pairs (Lovel, Lange, 2010).

Indirectement, les revues jouent désormais un rôle important également dans les classements des universités (classements controversés, mais à l'impact certain sur les décideurs académiques), puisque le palmarès du *Academic Ranking of World Universities* (ARWU, dit « *ranking* de Shanghai ») fonde trois de ses cinq critères² sur la bibliométrie et les revues, à savoir : le nombre de chercheurs de l'institution parmi la liste des chercheurs les plus cités du *SCI*, le nombre d'articles de l'institution publiés dans les revues *Nature* et *Science* et le nombre total d'articles recensés dans la base de données de Thomson Reuters (Gingras, 2008).

² Un 6^e critère consiste à ajuster les indicateurs à la taille des institutions.

Certaines limitations propres à la scientométrie avaient déjà été relevées par Eugene Garfield (1972 : 536-537) lui-même :

« La fréquence des citations est, bien sûr, fonction de nombreuses autres variables que le mérite scientifique. Certaines sont connues ou peuvent être raisonnablement présumées : la réputation d'un auteur, le caractère controversé d'une matière, la circulation [de la revue], la disponibilité et l'étendue des fonds possédés par les bibliothèques ».

On reprochera aussi aux bases de données bibliométriques leur manque de transparence concernant les critères d'inclusion (sci), voire leur opacité totale à cet égard (Google Scholar). De plus, parce que le Facteur d'Impact mesure, dans le meilleur des cas, la qualité moyenne d'une revue (et non celle d'un article ou d'un chercheur spécifique), son usage sera souvent jugé acceptable dans l'évaluation des collectifs, voire des pays, mais déconseillé dans les évaluations individuelles des chercheurs, sinon comme premier tri préalable à l'évaluation en profondeur des candidatures individuelles (Académie des Sciences, 2011 ; Vinckler, 2010 : 123-124). En outre, l'évaluation sur base bibliométrique encourage des comportements stratégiques de citation motivés parfois par des aspirations purement pragmatiques de performance sur le plan des indicateurs, tels que la citation de complaisance au sein d'une même revue ou d'un numéro thématique (Gross, 2012 ; Tuchman, 2012 ; Vanholsbeeck, 2012b), ou le « *salami slicing* » de la connaissance produite en autant d'articles que possible (Lawrence, 2008). On peut craindre aussi que la motivation à publier dans un titre spécifique ne soit *in fine* davantage motivée par le désir de bénéficier de l'aura due aux bonnes performances bibliométriques de la revue que par la volonté de contribuer véritablement à l'identité scientifique et éditoriale du titre.

Certains problèmes liés à l'évaluation bibliométrique sur base des revues savantes sont plus spécifiques aux SHS. Premièrement, les principales bases de données utilisées pour l'évaluation bibliométrique (sci de Thomson-Reuter et Scopus de Elsevier) présentent un fort biais en faveur des titres anglo-saxons et, plus largement, anglophones (Archimbault *et al.*, 2006), alors que la tradition d'écrire dans des revues nationales, en langue vernaculaire, est encore vivace dans les SHS et parfois même souhaitable d'un point de vue épistémologique. Deuxièmement, les méthodes bibliométriques actuelles, importées des STM (sciences, technologie et médecine), tiennent trop peu compte des médias autres que la revue savante internationale – médias pourtant particulièrement importants dans la dissémination de la recherche en SHS – que sont le livre, la revue savante nationale et la littérature de vulgarisation (Hickx, 2004). Troisièmement, le Facteur d'Impact survalorise les références faites à des articles très récemment publiés, dans une logique qui correspond une fois encore davantage à celle du temps court des découvertes et de l'innovation en STM qu'à celle du temps généralement plus long de l'évolution des connaissances en SHS.

Les nouvelles formes de revues scientifiques en information et communication

Le mouvement pour le libre accès a vu le jour dans les années 90. Il trouve ses origines principalement dans les STM. Ainsi la première archive ouverte, ArXiv, a-t-elle été créée en 1991 dans le domaine de la physique théorique des hautes énergies où s'ancre une longue tradition d'échange de prépublications (Mounier, 2010). De même, nombre de chercheurs et de bibliothèques universitaires se sont engagés pour le libre accès en réaction à la crise des prix des périodiques, particulièrement aigue en STM, et aux bénéfices considérés comme excessifs des grandes maisons d'édition commerciales (Guédon, 2001). En février 2002, la *Budapest Open Access Initiative* a constitué un des moments fondateurs de l'engagement de plusieurs centaines de chercheurs et d'institutions scientifiques pour le libre accès. Durant cette dernière décennie, la réussite de ce mouvement a notamment tenu au fait qu'il a dépassé progressivement le cadre de la communauté scientifique et mobilisé les pouvoirs publics poussant dirigeants et organismes de financement à adopter des mesures favorables au libre accès³. Par ailleurs, les grandes maisons d'édition scientifique commerciales ont été poussées à se repositionner par rapport aux thématiques du libre accès et à en intégrer certains aspects. La maison d'édition Springer a développé une politique particulière de libre accès. Elle propose pour une partie de ses revues un « choix libre » (*open choice*) qui donne la possibilité aux auteurs d'ouvrir l'accès à leurs articles moyennant le paiement de frais de publication. Elle a également acquis un grand nombre de revues scientifiques en accès libre notamment avec le rachat de l'éditeur BioMed Central. Récemment, un des plus gros éditeurs de STM, Elsevier, a retiré son soutien à une proposition de loi aux États-Unis jugée défavorable au libre accès suite à une importante mobilisation (Elsevier, 2012 ; Howard, 2012). Cet événement marque certainement une nouvelle étape dans la publicisation des enjeux du libre accès.

Si, dès le début, la question du libre accès a été posée par certains chercheurs en SHS, le mouvement vers cette forme de publication s'y est propagé plus lentement. En sciences de l'information et de la communication, l'idéal d'accessibilité universelle et, plus pragmatiquement, la possibilité qu'il offre d'augmenter la visibilité des travaux scientifiques, semble avoir notamment rencontré l'aspiration des chercheurs à davantage asseoir la légitimité de cette jeune discipline. De la sorte, la création de @rchiveSIC en 2002 a clairement été présidée par la volonté d'améliorer la visibilité, y compris internationale, des sciences de l'information et de la communication et d'y dynamiser la recherche (Gallezot, Chartron, Noyer, 2002). Cette archive ouverte disciplinaire française s'est construite sur le modèle d'ArXiv. Elle assure une modération *a minima* (Bester, Chartron, 2011) et accepte une diversité de documents. De cette façon,

³ Aux États-Unis, l'Institut national de la santé (NIH) a adopté une politique contraignante de dépôt sur des archives ouvertes. L'Union européenne a lancé le projet OpenAire.

elle propose une autre forme de publication scientifique qui dépasse le modèle de la revue tout en mettant davantage en avant des productions isolées. Il s'agit ici pour les chercheurs de s'engager individuellement à fournir un libre accès à leurs communications (articles, rapports...) en les déposant sur cette plateforme. Pourtant, certains indices laissent à penser qu'@rchiveSIC ne remporte qu'un succès modéré auprès des auteurs, si on en juge par le nombre modeste et stagnant de documents mis à disposition.

Par ailleurs, les revendications, l'idéologie même du libre accès ont exercé une influence directe sur les revues scientifiques. Un certain nombre de jeunes revues en SIC ont directement été créées en ligne et en libre accès⁴, telles que *Journal of Science Communication* (JCOM) ou *International Journal of Communication* (IJOC) ou d'autres plus particulièrement destinés aux doctorants (*graduate journals*) tels que *Platform : Journal of Media and Communication* ou *COMPOSITE*. Quelques revues sont aussi passées à l'accès libre après une longue période de publication papier payante. *Communication* publiée depuis 1975 par l'université Laval a même abandonné définitivement sa version physique pour se diffuser exclusivement et immédiatement en version électronique et libre (au moins en ce qui concerne sa version html). Soulignons que le passage au numérique a souvent été lié à la question du libre accès (ou de l'accès gratuit à une partie de la publication) en SHS, notamment dans le sillage d'initiatives de plateformes en ligne de revues. Dans le monde francophone, *Persée*, *Revues.org*, *iRevues* ou encore *Erudit* ont accompagné la mise en ligne de centaines de revues en promouvant le libre accès. Ces plateformes proposent en effet des modèles alternatifs de publication qui permettent un accès partiellement gratuit (via des barrières mobiles entre autres moyens) quand elles n'offrent pas véritablement le libre accès. *Semen*, *Études de communication*, *Communications* ou *Quaderni*, par exemple, pratiquent cet embargo avant diffusion gratuite via les différentes plateformes.

Même les grandes maisons d'édition commerciales entendent occuper ce terrain. Sage a lancé en mai 2011 sa publication en libre accès *Sage Open*. Celle-ci couvre une grande diversité de SHS, y compris les sciences de l'information et de la communication. Elle se base largement sur le mode de fonctionnement de la publication de *STM PLOS One*. Les pairs n'y effectuent qu'une révision minimale se limitant à évaluer la validité scientifique des articles soumis sans émettre de jugement sur l'importance de ceux-ci dans le domaine de recherche. Celle-ci est par conséquent censée être estimée par les lecteurs qui peuvent interagir directement sur le site de la revue. Les auteurs des articles acceptés sont du reste invités à payer des frais de publication.

⁴ À ce jour, le *Directory of Open Access Journals* recense 101 revues en libre accès dans sa catégorie *Media and communication* parmi lesquelles 87 ont été fondées dans les années 2000.

L'hégémonie linguistique et les tentatives pour l'atténuer

La communication scientifique n'échappe pas à l'hégémonie de la langue anglaise qui s'est imposée dans la plupart des canaux internationaux de diffusion et d'échange, y compris les conférences et les publications. Les sciences de l'information et de la communication ne font pas exception. Deux éléments accentuent cette tendance. D'une part, un nombre considérable d'auteurs et d'ouvrages de référence, mais aussi d'équipes de recherche s'inscrivent dans la tradition anglo-américaine, pas seulement aux États-Unis et au Royaume-Uni, mais aussi en Australie, au Canada, ou encore en Scandinavie et aux Pays-Bas. D'autre part, les indicateurs généralement retenus dans les exercices d'évaluation de la recherche, et tout particulièrement les outils bibliométriques, accordent une place très prédominante aux publications en langue anglaise. La logique même de ces indicateurs (la citation) incite à disséminer dans la langue accessible au plus grand nombre et utilisée par les revues les mieux cotées, donc en anglais. Une nouvelle revue française, InMedia (Presses Sorbonne Nouvelle), est même entièrement publiée en langue anglaise dans le but de faire rayonner la recherche française au-delà de la francophonie.

La tendance n'est toutefois pas inexorable. Les communautés scientifiques implantées dans des pays pratiquant d'autres langues majeures telles que l'espagnol, le portugais, l'allemand ou le français maintiennent un usage prépondérant de la langue vernaculaire. Colloques et publications dans ces langues peuvent s'inscrire dans une dynamique internationale, alors que l'usage de langues moins répandues risque de confiner les chercheurs et leur production à l'échelle nationale ou locale. Afin d'atténuer les risques d'isolement et d'insularité, certaines revues ont développé des efforts considérables afin de dépasser les confins de leur bassin linguistique, notamment en proposant des traductions au moins des résumés des articles d'une revue. À titre d'exemple, *Hermès* propose la présentation de ses numéros et les résumés des contributions en anglais et en espagnol. Et des grandes revues en langue anglaise font le chemin inverse. L'ensemble des revues publiées par l'International Communication Association (ICA), y compris l'emblématique *Journal of Communication* proposent ainsi des résumés de tous les articles en six langues. Certaines revues vont même jusqu'à panacher leurs contenus entre plusieurs langues (par exemple, *časopis za upravljanje komuniciranjem/Communication Management Quarterly* publie des articles en anglais et en serbe ; *Sur le journalisme – About journalism – Sobre jornalismo* se positionne comme une revue publiant des contributions rédigées en français, anglais, espagnol ou portugais, les résumés étant disponibles dans les quatre langues).

Conclusion

Le caractère interdisciplinaire des sciences de l'information et de la communication tend à compliquer les relations entre publication des revues et processus de disciplinarisation. Polarisées essentiellement entre communication interpersonnelle et étude des médias de masse dans le monde anglo-saxon (Rogers, 1999) et entre étude des médias de masse, relations publiques et sciences de l'information et de la documentation dans les pays francophones (Boure, 2006), les sciences de l'information et de la communication ne sont sans doute pas caractérisées autant que d'autres disciplines par un noyau dur de revues centrales et essentielles. En étudiant les citations croisées opérées par les revues indexées dans les catégories « *communication* », « *social psychology* », et « *political science* » du sci, Loet Leydesdorf et Carole Probst ont montré que, si les *Communication Studies* sont de plus en plus identifiables en tant que champ disciplinaire spécifique, considérées « de l'extérieur » (c'est-à-dire en considérant les citations qui en sont faites par des revues extérieures au champ), il n'en va pas de même quand on les considère « de l'intérieur » (c'est-à-dire en considérant les revues que citent les revues du champ lui-même). Les auteurs y voient une notamment confirmation de la tendance des chercheurs en communication à citer d'autres champs disciplinaires, alors que les chercheurs d'autres disciplines ne mobilisent que marginalement les connaissances des sciences de la communication (Leydesdorf, Probst, 2009).

Relevons, pour conclure, un paradoxe qui nous semble être typique d'une interdiscipline encore en quête de légitimation, et qui procède des évolutions récentes en matière de publication scientifique évoquées plus haut. Il s'agit de la tendance que manifestent certains chercheurs en communication à publier des travaux dans des revues prestigieuses hors champ, dans des disciplines mieux reconnues, trouvant dans ces revues une forme de légitimation pour leurs travaux, pour eux-mêmes et pour leur discipline :

« J'ai toujours été sensible à la perception selon laquelle la communication ne constitue pas une vraie science [...] et je trouve très important de faire la différence entre l'étude scientifique des médias et les applications pratiques de la communication. C'est pourquoi c'est important pour moi de publier dans des revues médicales pour la légitimité et pour l'image de marque de ma discipline » (extrait d'un entretien personnel, en avril 2011, avec un professeur en sciences de la communication, vice-doyen pour la recherche dans une faculté de sciences sociales en Belgique néerlandophone).

Références

Académie des sciences, 2011, *Du bon usage de la bibliométrie pour l'évaluation individuelle des chercheurs*. Accès : <http://www.academie-sciences.fr/activite/rapport/avis170111.pdf>, Consulté le 12 mars 2012.

- Archambault É., Vignola-Gagne É., Côté G., Larivière V. et Gingras Y., 2006, « Benchmarking scientific output in the social sciences and humanities : The limits of existing databases », *Scientometrics*, vol. 68, 3, pp. 329-342.
- Becher T., Trowler P.R., 2001, *Academic Tribes and Territories. Intellectual enquiry and the culture of disciplines*, Ballmoor, Buckingham/Philadelphia, PA : The Society for Research into Higher Education and Open University Press.
- Bester E., Chartron G., 2011, « Difficile convergence des archives en SIC », in : *Colloque IKSO France. Stabilité et dynamisme dans l'organisation des connaissances (27-28 juin)*. Accès : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00627729
- Boure R., 2006, « sic : l'institutionnalisation d'une discipline », pp. 245-258, in : Olivesi S., dir., *Sciences de l'Information et de la Communication. Objets, savoirs, discipline*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Bruno I., 2008, *À vos marques, prêts... cherchez ! La stratégie européenne de Lisbonne, vers un marché de la recherche*, Paris, Éd. du Croquant.
- Elsevier, 2012, « Elsevier Withdraws Support For The Research Works Act ». Accès : http://www.elsevier.com/wps/find/intro.cws_home/newmessengerwa
- Fitzpatrick K., 2011, *Planned Obsolescence : Publishing, Technology, and the Future of the Academy*, New York, New York University Press.
- Gallezot G., Chartron G., Noyer J.-M., 2002, « Une archive ouverte des publications en InfoCom », in : *Place et enjeux des revues pour la recherche en infoCom (Nice, 25-26 mars 2002)*. Accès : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000025
- Garfield E., 1972, « Citation analysis as a tool in journal evaluation », *Science*, vol. 178, 4060, pp. 471-479.
- Gingras Y., 2008, *La fièvre de l'évaluation de la recherche. Du mauvais usage de faux indicateurs*, Montréal, Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie. Accès : http://www.cirst.uqam.ca/Portals/0/docs/note_rech/2008_05.pdf. Consulté le 10 mars 2012.
- Gross L., 2012, « President's message : Publishing problems », *ICA Newsletter*, vol. 40, 2. Accès : http://www.icaheadq.org/MembersNewsletter/MAR12_ART0002.asp, consulté le 10 mars 2012.
- Guédon J.-C., 2001, *In Oldenburg's Long Shadow : Librarians, Research Scientists, Publishers, and the Control of Scientific Publishing*, Association of Research Libraries.
- Heinderyckx F., 2007, « The academic identity crisis of the European communication researcher », pp. 357-362, in : Carpentier N., Pruulmann-Vengerfeldt P., Nordenstreng K., Hartmann M., Vihalemm P., Cammaerts B., Nieminen H., eds, *Media technologies and democracy in an enlarged Europe*, Tartu, University of Tartu Press.
- Hicks D.M., 2004, « The Four Literatures of Social Science », in : Moed H., éd., *Handbook of Quantitative Science and Technology Research*, Kluwer Academic. Accès : http://works.bepress.com/diana_hicks/16/ Consulté le 10 mars 2012.
- Howard J., 2012, « Legislation to Bar Public-Access Requirement on Federal Research Is Dead », in : *The Chronicle of Higher Education*. Accès : <http://chronicle.com/article/Legislation-to-Bar/130949/>

- Lawrence P., 2008, « Lost in publication : how measurement harms science », *Ethics in Science and Environmental Politics*, 8, pp. 9-11.
- Lefèbvre M., 2008, « L'évaluation des savoirs scientifiques : modalités et enjeux », pp. 299-316, in : Schöpfel J., dir., *La publication scientifique : analyses et perspectives*, Paris, Hermès.
- Leydesdorff L., Probst C., 2009, « The delineation of an interdisciplinary specialty in terms of a journal set : the case of Communication Studies », *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, vol. 60, 8, pp. 1709-1718.
- Lindholm-Romantschuk Y., 1998, *Scholarly book reviewing in the social sciences and humanities : the flow of ideas within and among disciplines*, Westport, Greenwood Publishing Group.
- Lindsey D., 1978, *The Scientific Publication System in Social Science*, San Francisco, Jossey-Bass.
- Louvel S., Lange S., 2010, « L'évaluation de la recherche : l'exemple de trois pays européens », *Sciences de la société*, 79, pp. 11-26.
- Meadows A. J., 1979, « The problem of refereeing », pp. 104-111, in : Meadows A. J., éd., *The Scientific Journal*, London, ASLIB.
- Mounier P., 2010, « Le libre accès : entre idéal et nécessité », *Hermès*, 57, pp. 23-30.
- Pontille D., Tornay D., 2012, « Rendre publique l'évaluation des SHS : les controverses sur les listes des revues de l'AERES », *Quaderni*, 77, pp. 11-24.
- Power M., 1999, *The Audit Society : Rituals of Verification*, Oxford, Oxford University Press.
- Rogers E., 1999, « Anatomy of the Two Subdisciplines of Communication Study », *Human Communication Research*, vol. 25, 4, pp. 618-631.
- Tuchman G., 2012, « Commodifying the Academic Self », *Inside Higher Ed*, February 6. Accès : <http://www.insidehighered.com/views/2012/02/06/essay-gaming-citation-index-measures>, consulté le 7 février 2012.
- Vanderstraeten R., 2010, « Scientific Communication : Sociology Journals and Publication Practices », *Sociology*, 44, pp. 559-576.
- Vanholsbeeck M., 2012a, « Dépôt numérique des publications et renouveau des relations entre les acteurs de la recherche », pp. 119-134, in : Proulx S., Klein A., dirs, *Connexions : communication numérique et lien social*, Namur, Presses universitaires de Namur.
- 2012b, « Entre qualité prescrite et qualité souhaitable : l'ambivalence des chercheurs en communication face à l'évaluation de leurs publications », *Quaderni*, 77, pp. 71-84.
- Vinkler P., 2010, *The Evaluation of Research by Scientometrics Indicators*, Oxford, Chandos Publishing.